

L'humanisme universaliste

Le Nouvel humanisme

Salvatore Puledda

Interprétations de l'humanisme

« ... Silo¹ explique que l'être humain, avant de se mettre à penser à ses origines ou à son destin, etc., se trouve dans une situation de vie déterminée. Situation qu'il n'a pas choisie. Ainsi, il naît immergé dans un monde naturel et aussi social, rempli d'agressions physiques et mentales, qu'il ressent comme douleur et souffrance². Et il se mobilise contre les facteurs agressifs, afin de dépasser la douleur et la souffrance. À la différence des autres espèces, l'espèce humaine est capable d'amplifier ses possibilités corporelles au moyen de la production et de l'utilisation d'instruments, de prothèses (étymologiquement : pro = devant et thesis = action de poser). C'est ainsi que, dans son activité contre les facteurs de douleur, il produit des objets et des signes qui s'intègrent à la société et se transmettent historiquement. La production organise la société et, en continuelle réalimentation, la société organise la production. Il ne s'agit pas, bien entendu, du monde social et naturel des insectes, qui transmettent leur expérience génétiquement. Nous parlons d'un monde social qui modifie l'état naturel et animal de l'être humain. Et c'est dans ce monde que naît chaque être humain : un monde naturel dont le corps fait partie, et un monde non naturel, mais social et historique. C'est-à-dire un monde de production – d'objets, de signes –, nettement humain. Un monde humain dans lequel tout ce qui est produit est chargé de signification, d'intention, de pourquoi. Et cette intention est lancée, en dernière instance, vers le dépassement de la douleur et de la souffrance.

Avec l'amplification de l'horizon temporel qui le caractérise, l'être humain peut différer ses réponses aux stimuli, choisir parmi des situations et planifier son futur. Et c'est cette liberté qui lui permet de se nier lui-même, de nier des aspects de son corps, de le nier complètement comme dans le suicide, ou de nier les autres. Cette liberté a permis à certains êtres humains de s'approprier illégitimement le tout social. C'est-à-dire qu'ils nient la liberté et l'intentionnalité d'autres êtres humains, les réduisant à des prothèses, à des instruments de leurs propres intentions. Là réside l'essence de la discrimination, dont la méthodologie est la violence physique, économique, raciale et religieuse. Ceux qui ont réduit l'humanité d'autres êtres humains ont nécessairement provoqué de nouvelles douleurs et de nouvelles souffrances, relançant ainsi au sein de la société l'ancienne lutte contre la nature, mais cette fois-ci envers d'autres êtres humains transformés en objets naturels. Cette lutte ne se joue pas entre des forces mécaniques, il ne s'agit pas d'un réflexe naturel. C'est une lutte entre des intentions humaines et c'est, précisément, ce qui nous permet de parler d'opresseurs et

¹ Silo, La religiosité dans le monde actuel, in *Propos*, Recueil d'opinions, de commentaires et de conférences, Éditions Références, Paris, 1999, page 111. Présentation de la conférence de Silo effectuée par le Dr. Noémie Otero à la Maison Suisse, Buenos Aires, 6 juin 1986.

² *Ibid.*, p. 103, A propos de l'Humain. Dans ce travail, Silo établit des distinctions entre la compréhension du phénomène humain en général, et l'expérience personnelle de l'humanité des autres. Buenos Aires, 1er mai 1983.

d'opprimés, de justes et d'injustes, de héros et de lâches. C'est la seule chose qui permette de sauver la subjectivité personnelle, la seule chose qui permette de pratiquer avec sens la solidarité sociale et l'engagement dans la libération des discriminés, qu'ils soient en majorité ou en minorité. À ce stade, une définition de l'être humain s'impose. Il ne suffira pas de dire : l'homme est un animal social, parce que d'autres animaux le sont aussi. Il sera incomplet de le définir comme fabricant d'objets, possesseur de langage, etc. Dans la conception siloïste, l'homme est l'être historique dont le mode d'action sociale transforme sa propre nature. Si nous admettons cette définition, nous devons accepter qu'il puisse aussi transformer sa propre constitution physique... Et cela est en train d'arriver : cela débuta par des prothèses externes et, aujourd'hui, il est en train de les introduire dans son propre corps. Il change ses organes. Il intervient dans sa chimie cérébrale. Il pratique la fécondation in vitro et il a commencé à manipuler ses gènes. Si l'on reconnaît que tout être humain se trouve dans une situation et que cette situation se donne à la fois dans le monde du naturel – dont l'exemple le plus immédiat est le corps lui-même –, et dans le monde social et historique ; si l'on reconnaît les conditions d'oppression que quelques êtres humains ont établies dans le monde en s'appropriant le tout social, alors une éthique sociale de la liberté se dégage³ : un engagement volontaire de lutte, non seulement contre les conditions qui produisent chez moi douleur et souffrance, mais aussi contre celles qui les provoquent chez les autres. Parce que l'oppression d'un quelconque être humain est aussi mon oppression. Sa souffrance est la mienne et ma lutte est dirigée contre la souffrance et ce qui la provoque. Mais enchaîner le corps n'est pas suffisant pour l'opresseur. Il lui faut aller plus loin : s'approprier toute liberté et tout sens, par conséquent s'approprier la subjectivité. Pour cela, les idées et la pensée doivent être chosifiées par le Système. Les idées dangereuses ou suspectes doivent être isolées, enfermées et détruites comme s'il s'agissait de germes contagieux. De ce point de vue, l'être humain doit aussi réclamer son droit à la subjectivité : le droit de s'interroger sur le sens de sa vie et à pratiquer et prêcher publiquement ses idées et sa religiosité ou son irréligiosité. Et tout prétexte qui entrave l'exercice, la recherche, le prêche et le développement de la subjectivité... qui l'entrave ou le relègue, porte le signe de l'oppression que pratiquent les ennemis de l'humanité. »

Dans Contributions à la pensée⁴, Silo expose pleinement les bases théoriques de sa conception, mais c'est dans Lettres à mes amis que s'exprime le Nouvel humanisme avec toute la vigueur d'un manifeste⁵. Bien sûr le Humanist Manifesto de 1933, inspiré par Dewey, avait déjà été publié, ainsi que le Humanist Manifesto II de 1974, influencé par les idées de Lamont et auquel Sakharov, entre autres avait adhéré. Peut-être Silo a-t-il donné à son écrit le titre de « Document du Mouvement humaniste » pour le différencier du naturalisme du premier manifeste ainsi que du libéral-socialisme du second. Voici l'introduction du Document humaniste⁶.

« Les humanistes, femmes et hommes de ce siècle, de notre époque, retrouvent dans l'Humanisme historique leurs propres racines. Ils s'inspirent des apports des différentes cultures et pas uniquement de celles qui, actuellement, occupent une place

³ Référence à la conférence de Silo, prononcée à l'occasion de la présentation du Paysage intérieur par l'éditeur Bruguera lors de la VIIIe Foire internationale du Livre de Buenos Aires, le 1er avril 1982 et publiée ensuite par les Éditions du Centre de Recherches Littéraires de Madrid, le 10 janvier 1983, sous le titre A propos du Paysage intérieur, page 45.

⁴ Édition française à paraître, Éditions Références, Paris.

⁵ Lettres à mes amis, Éditions Références, Paris, 1994. p. 59.

⁶ Les paragraphes du Document sont : 1. Le capital mondial, 2. Démocratie formelle et démocratie réelle, 3. La position humaniste, 4. De l'humanisme naïf à l'humanisme conscient, 5. Le camp antihumaniste et 6. Les fronts d'action humanistes.

centrale. Ce sont, de plus, des hommes et des femmes qui laissent derrière eux ce siècle et ce millénaire, pour se projeter vers un monde nouveau.

« Les humanistes sentent que leur histoire est très longue et que leur futur l'est bien plus encore. Ils réfléchissent sur l'avenir, en luttant pour surmonter la crise générale présente. Ils sont optimistes et croient dans la liberté et le progrès social.

« Les humanistes sont internationalistes et aspirent à une nation humaine universelle. Ils comprennent de façon globale le monde dans lequel ils vivent et agissent sur leur milieu immédiat. Ils n'aspirent pas à un monde uniforme, mais multiple : multiple par ses ethnies, ses langues et coutumes ; multiple par ses lieux et ses régions ; multiple par ses idées et ses aspirations ; multiple par ses croyances, son athéisme et sa religiosité ; multiple dans ses formes de travail ; multiple dans la créativité.

« Les humanistes ne veulent pas de maîtres ; ils ne veulent ni dirigeants ni chefs, et ne se sentent ni représentants ni chefs de quiconque. Les humanistes ne veulent pas d'un État centralisé ni d'un para-État le remplaçant. Les humanistes ne veulent pas d'armée qui joue le rôle de police ni de bandes armées qui s'y substituent.

« Mais entre les aspirations humanistes et les réalités du monde d'aujourd'hui, un mur s'est dressé. Le moment est donc venu de l'abattre. Pour cela, l'union de tous les humanistes du monde est nécessaire. »

Dans une de ses conférences, Silo⁷ décrit l'humanisme comme une attitude et une perspective face à la vie, niant que l'humanisme ait été une philosophie. Précisément, selon cet auteur, la confusion des défenseurs et des détracteurs a commencé par une position erronée sur ce phénomène et il demande que la question soit complètement reformulée. D'un autre côté, il nie que l'humanisme historique, italien et européen, soit le seul dépositaire de cette attitude que l'on retrouve, de plus, dans d'autres cultures et pays. Examinons, à ce sujet, quelques-uns de ses commentaires.

« Pour commencer, il conviendra de préciser l'intérêt que nous portons à ces questions, faute de quoi on pourrait penser que nous sommes simplement motivés par une banale curiosité historique ou culturelle. Pour nous, l'humanisme a le mérite captivant d'être non seulement Histoire, mais aussi projet d'un monde futur et outil d'action actuel.

« Ce qui nous intéresse, c'est un humanisme capable de contribuer à l'amélioration de la vie, un humanisme capable de faire face à la discrimination, au fanatisme, à l'exploitation et à la violence. Dans un monde qui se globalise rapidement et qui montre les symptômes d'un choc entre cultures, ethnies et régions, il doit exister un humanisme universel, pluriel et convergent. Dans un monde où les pays, les institutions et les relations humaines se déstructurent, il doit exister un humanisme capable d'impulser la recombinaison des forces sociales. Dans un monde où l'on a perdu le sens et la direction de la vie, il doit exister un humanisme apte à créer une nouvelle atmosphère de réflexion dans laquelle le personnel ne s'oppose pas de manière irréductible au social, ni le social au personnel. Ce qui nous intéresse, ce n'est

⁷ Qu'entendons-nous aujourd'hui par humanisme universaliste ? Conférence publiée dans *L'humanisme dans différentes cultures*, Centre mondial d'études humanistes, Éditions Références, Paris, 1997, pp. 169-171, 185-188, 190.

pas un humanisme répétitif, c'est un humanisme créatif, c'est-à-dire un nouvel humanisme qui, prenant en compte les paradoxes de l'époque, aspire à les résoudre.

« Commençons par ce qui est historiquement observable en Occident, sans pour autant fermer la porte à ce qui est arrivé dans d'autres parties du monde où l'attitude humaniste était présente bien avant l'apparition de mots comme "humanisme", "humaniste" et d'autres de la même famille. Les caractéristiques de cette attitude commune aux humanistes de différentes cultures sont les suivantes : premièrement, la place de l'être humain comme valeur et préoccupation centrale ; deuxièmement, l'affirmation de l'égalité de tous les êtres humains ; troisièmement, la reconnaissance de la diversité personnelle et culturelle ; quatrièmement, l'aspiration à développer la connaissance au-delà de ce qui est accepté comme vérité absolue ; cinquièmement, l'affirmation de la liberté des idées et des croyances ; sixièmement, le rejet de la violence. »

Plus loin il passe en revue certains préjugés, en commençant par l'utilisation du mot « humanisme », sans comprendre qu'il a peu à voir avec l'attitude humaniste. « [...] En réalité, l'attitude humaniste avait commencé à se développer bien avant. Nous pouvons en retrouver la trace dans les sujets traités par les poètes goliards et par les écoles des cathédrales françaises du XIIe siècle. Cependant, le mot *umanista*, qui désignait un certain type de savant, ne fut utilisé en Italie qu'en 1538. Sur ce point, je fais référence aux observations de Campana dans son article *The Origin of the Word "Humanist"*, publié en 1946. Je souligne que les premiers humanistes – ceux que je viens de mentionner – ne se reconnaissaient pas eux-mêmes sous cette désignation ; celle-ci n'entrera en usage que beaucoup plus tard. Il faut également remarquer que des mots analogues comme *humanistische* ("humanistique") – selon les études de Walter Rüegg –, commencent à être usités en 1784 tandis que *humanismus* ("humanisme") ne commence à se répandre qu'à partir des travaux de Niehammer, en 1808.

« C'est au milieu du XIXe siècle que le terme "humanisme" commence à circuler dans toutes les langues. Par conséquent, nous sommes en train de parler de désignations récentes et d'interprétations de phénomènes qui furent certainement vécues par leurs protagonistes très différemment de ce qu'ont pu voir l'historiologie ou l'histoire de la culture du siècle dernier. »

Silo examine plus loin la question de l'humanisme aujourd'hui. « Nous disions que les philosophes de l'existence rouvrirent le débat sur un thème qui, après les deux catastrophes mondiales, paraissait mort. Ce débat commença par considérer l'humanisme comme une philosophie, alors qu'en réalité celui-ci ne fut jamais une posture philosophique, mais une perspective et une attitude face à la vie et aux choses. Si, dans le débat, la description de l'humanisme du XIXe siècle fut considéré comme acquise, il ne faut donc pas s'étonner que des penseurs comme Foucault aient accusé l'humanisme d'être un produit typique de ce siècle. Précédemment, Heidegger avait déjà exprimé son antihumanisme dans la *Lettre sur l'Humanisme*, considérant celui-ci comme une "métaphysique" de plus. La discussion fut peut-être fondée sur la position de l'existentialisme sartrien qui posa la question en termes philosophiques. Si l'on regarde ces choses depuis la perspective actuelle, il nous paraît excessif d'accepter l'interprétation d'un fait comme le fait lui-même, et partant de là de lui attribuer des caractéristiques déterminées. Althusser, Lévi-Strauss et de nombreux structuralistes ont déclaré, dans leurs œuvres, leur antihumanisme ; d'autres ont défendu l'humanisme comme une métaphysique ou comme une anthropologie.

« En réalité, l'humanisme historique occidental ne fut en aucun cas une philosophie, ni chez Pic de la Mirandole, ni chez Marsile Ficin. Que de nombreux philosophes aient partagé l'attitude humaniste n'implique pas que celle-ci soit une philosophie. D'autre part, si l'humanisme de la Renaissance s'intéressa aux thèmes de la "philosophie morale", on doit comprendre cette préoccupation comme un effort de plus pour démonter le système de manipulation exercé dans ce domaine par la philosophie scolastique médiévale. À partir de ces erreurs dans l'interprétation de l'humanisme, considéré comme une philosophie, il est facile d'en arriver à des positions naturalistes. Ainsi, des auteurs comme Lamont ont défini leur humanisme comme naturaliste et anti-idéaliste, affirmant le refus du surnaturel, l'évolutionnisme radical, l'inexistence de l'âme, l'autosuffisance de l'homme, la liberté de la volonté, l'éthique intra-mondaine, la valeur de l'art et l'humanitarisme. Je crois qu'ils ont le droit de définir ainsi leurs conceptions, mais il me paraît excessif de soutenir que l'humanisme historique s'est mû à l'intérieur de ces horizons. D'autre part, je pense que la prolifération "d'humanismes" durant ces dernières années est tout à fait légitime s'ils se présentent comme des particularités et sans la prétention d'absolutiser l'humanisme en général. Enfin, je crois aussi que l'humanisme est actuellement en condition de devenir une philosophie, une morale, un instrument d'action et un style de vie. La discussion philosophique avec les idées d'un humanisme historique et, de surcroît, fort localisé a été mal posée. Mais maintenant le nouveau débat commence. Les objections de l'antihumanisme devront se justifier devant ce que propose aujourd'hui le Nouvel humanisme universaliste. Nous devons reconnaître que toutes les discussions précédentes ont été quelque peu provinciales ; nous devons également reconnaître que depuis trop longtemps perdure l'idée selon laquelle l'humanisme naît dans un point géographique, se discute dans ce point et veut éventuellement s'exporter dans le monde avec ce point pour modèle. »

Il commente ironiquement : « [...] Nous concédons seulement que le copyright, le monopole du mot "humanisme" s'inscrit dans une aire géographique. Finalement, nous avons parlé de l'humanisme occidental, européen et, dans une certaine mesure, cicéronien. Nous avons soutenu que l'humanisme n'a jamais été une philosophie, mais une perspective et une attitude face à la vie. Ne pourrions-nous pas étendre notre recherche à d'autres régions et reconnaître que cette attitude s'y manifesta de manière semblable ? En figeant l'humanisme historique en une philosophie qui, de surcroît, ne serait spécifique qu'à l'Occident, non seulement nous nous égarons, mais nous plaçons une barrière infranchissable qui empêche d'instaurer le dialogue avec les attitudes humanistes de toutes les cultures de la terre. Je me permets d'insister sur ce point à cause des conséquences théoriques qu'ont eu et qu'ont encore les positions dont j'ai parlé, mais aussi en raison de leurs conséquences pratiques et immédiates. »

Que nous a laissé en héritage le préjugé d'une supposée philosophie humaniste ? Silo explique que « L'humanisme historique croyait fortement que la connaissance et le maniement des lois naturelles amèneraient à la libération de l'humanité ; on croyait qu'une telle connaissance se trouvait dans différentes cultures et qu'il fallait apprendre de toutes. Mais aujourd'hui, nous voyons qu'il existe une manipulation du savoir, de la connaissance, de la Science et de la technologie ; nous voyons que cette connaissance a souvent servi d'instrument de domination. Le monde a changé et notre expérience s'est accrue. Certains crurent que la religiosité abrutissait la conscience et ils s'attaquèrent aux religions pour imposer paternellement la liberté. De violentes réactions religieuses émergent aujourd'hui et ne respectent pas la liberté de conscience. Le monde a changé et notre expérience s'est accrue. Certains pensèrent que toute différence culturelle impliquait la divergence et qu'il fallait donc uniformiser les coutumes et les styles de vie. Aujourd'hui, de violentes réactions se manifestent

et, par ces actes violents, les cultures tentent d'imposer leurs valeurs sans respecter la diversité. Le monde a changé et notre expérience s'est accrue.

« Aujourd'hui, face à la submersion de la raison, face à la croissance du symptôme néo-irrationaliste qui semble nous envahir, on entend encore les échos d'un rationalisme primitif dans lequel furent éduquées plusieurs générations. Beaucoup semblent dire : "Nous avons raison de vouloir en finir avec les religions, car, si nous y étions parvenus, il n'y aurait pas aujourd'hui de luttes religieuses ; nous avons raison d'essayer de nous débarrasser de la diversité, car, si nous avons réussi, le feu de la lutte interethnique et culturelle ne se serait pas déclaré !" Mais ces rationalistes n'ont pas réussi à imposer leur culte philosophique unique, ni leur style de vie unique, ni leur culture unique ; et c'est cela qui compte. Ce qui compte, c'est surtout la discussion pour résoudre les sérieux conflits qui se développent aujourd'hui. Combien de temps faudra-t-il pour comprendre qu'une culture et ses schémas intellectuels ou comportementaux ne sont pas les modèles que doit suivre l'ensemble de l'humanité ? Je dis cela, car il est peut-être temps de réfléchir sérieusement au changement du monde et de nous-mêmes. Il est facile de prétendre que les autres doivent changer ; seulement, les autres pensent la même chose. N'est-ce donc pas l'heure de commencer à reconnaître "l'autre", la diversité du "tu" ? Je crois que le thème du changement du monde se pose aujourd'hui avec plus d'urgence que jamais ; mais, pour être positif, ce changement doit aller de pair avec le changement personnel. Après tout, ma vie a un sens si je veux la vivre, si je peux choisir les conditions de mon existence et de la vie en général ou lutter pour ces conditions. Cet antagonisme entre le personnel et le social n'a pas donné de bons résultats. Il faudra observer si la relation convergente entre ces deux termes n'a pas plus de sens. Cet antagonisme entre les cultures ne nous amène pas dans la bonne direction. La nécessité s'impose alors de considérer à nouveau cette affirmation mille fois exprimée et qui proclame la reconnaissance de la diversité culturelle ; il est également nécessaire d'étudier la possibilité d'une convergence menant vers une nation humaine universelle. »

Silo termine cette conférence avec ces mots : « [...] nous ne sommes pas ici pour pontifier sur qui est ou n'est pas humaniste, mais pour donner notre opinion sur l'humanisme, dans des limites imparties. Cependant, si quelqu'un exigeait de nous une définition de l'attitude humaniste dans le moment actuel, nous lui répondrions en peu de mots : "est humaniste celui qui lutte contre la discrimination et la violence en proposant des issues qui permettent à l'être humain de manifester sa liberté de choix". »